



LA « MAISON » SAINT-LAZARE

Aujourd'hui où le Comité d'Histoire de la Ville de Paris vient de présenter une exposition à la mairie du 10° sur « Le Clos Saint-Lazare », où Le Paris des Faubourgs a organisé une série de manifestations autour de « La mémoire d'un carré (Saint-Lazare) », il a paru opportun à Histoire et Vies du 10° de retracer ici la longue histoire mouvementée de ce lieu des origines à nos jours.

ELLE était née au XII^e siècle, pendant le règne de Louis VII, sous forme de baraquements plus ou moins sordides où l'on refoulait les lépreux parisiens (ou du moins les personnes atteintes d'affections cutanées pouvant y faire penser), il fallait absolument les retrancher de la société, pour des raisons morales autant que médicales ! On l'avait établie sur la route de Paris à Saint-Denis, car les lépreux pouvaient y solliciter l'aumône des nombreux voyageurs qui l'empruntaient, avec les précautions qu'imposait leur état d'exclus.

À côté des baraquements, un couvent de frères hospitaliers de Saint-Lazare prêtait assistance à ces malheureux et l'on prit vite l'habitude de confondre sous un même vocable les deux institutions. Mais la lèpre régressa progressivement avec la fin des croisades : l'établissement y perdit sa vocation et les frères hospitaliers laissèrent la place aux religieux de l'abbaye de Saint-Victor. La maison n'eut plus alors aucun caractère hospitalier et vit défiler successivement saint Vincent de Paul et les Lazaristes, des fils de famille qu'on voulait amender comme Beaumarchais, puis les futurs condamnés du Tribunal révolutionnaire, le plus célèbre étant André Chénier, et bien d'autres appelés à mourir sous la guillotine de la Révolution

et de la Terreur, le peintre Hubert Robert qui en réchappa nous a laissé d'importants témoignages graphiques de son séjour à Saint-Lazare.

L'an 1834 marqua un tournant dans l'histoire de Saint-Lazare car la prison se (re)découvrit une fonction hospitalière liée à la prison. L'administration pénitentiaire y créa en effet une infirmerie pour les détenues malades, parmi lesquelles on comptait beaucoup de prostituées syphilitiques ou tuberculeuses. En effet, les mentalités avaient évolué et on pensa à l'époque qu'il fallait non seulement mettre ces pauvres filles à l'écart de la société, mais aussi les aider à se soigner et à

En 1933, lorsque débuta la destruction des bâtiments historiques, on maintint dans les bâtiments restants un hôpital pour les détenues malades des prisons parisiennes. Celui-ci sera rattaché en 1959 à l'administration de l'Assistance publique à Paris, laquelle y installa bientôt un centre pilote de gastro-entérologie, répondant ainsi à une pathologie très présente localement : les cirrhoses et la pathologie digestive florissaient en effet dans ce quartier populaire (l'environnement n'avait pas tellement changé depuis Émile Zola). Par la suite, les techniques évoluant, il devint impossible de continuer à développer un plateau technique coûteux dans un si petit établissement.

Saint-Lazare, ne pouvant plus rendre les services qu'on en attendait, fut désaffecté et revint, en 1997, dans le giron de la Ville de Paris, qui, signe des temps, y a aménagé une école maternelle, un centre social le « Paris des Faubourgs », et est en train de réaliser un gymnase et une médiathèque. La « maison » Saint-Lazare vit toujours !



• Prison St-Lazare

se réinsérer, comme nous disons aujourd'hui. C'est dans cet esprit qu'on substitua des religieuses, les Sœurs de Marie-Joseph de Lyon, à une partie du personnel de la Pénitentiaire, ce qui joignait la mesure sociale au souci prophylactique.

Par la suite, dans les diverses périodes troublées que connut la France, la fonction prison « politique » (après les lettres de cachet des périodes royales) fut réutilisée : ainsi y furent enfermées sous la Commune Louise Michel et durant la guerre de 14-18 Mata Hari qualifiée d'espionne.



• Hubert Robert - Distribution de lait aux prisonniers



• Mata Hari



• Prison St-Lazare